

Léda Mansour

ENS, Paris

**« Vérités citoyennes. Les sciences contre la post-vérité »
Éditions du Croquant, 2019.**

Note de lecture

Résumé. — Ce compte rendu est l'occasion de présenter les notions de post-vérité, de *bullshit* (foutaise), de « réinformation ». Il questionne aussi la pression managériale dans la recherche scientifique.

Mots clés. — post-vérité, sciences, information, recherche.

*« Savoir que la paix n'est pas dans ce monde, mais dans le regard de paix que nous portons sur le monde.
Tout ce qui fait accepter la vie est bon, tout ce qui nous la fait refuser est médiocre et provisoire »,
Jean-Claude Ameisen, Sur les épaules de Darwin, Émission radiophonique, France-Inter, 2019.*

« Que peut la science face à la post-vérité ? » C'est ainsi que Stéphane Foucart ouvre la réflexion menée par neuf auteurs qui ont pris leur courage à deux mains afin de regarder la post-vérité en face, identifier ses sources et ses effets, tout en proposant les pistes d'« un programme de résistances citoyennes » (Holzem, p. 14). Dirigées par Maryvonne Holzem, huit études invitent le lecteur à s'arrêter sur sa propre place dans une société lui offrant un mode de pensée, dénuée d'une quelconque pensée, et se résumant plutôt à une attitude.

Or, le livre ne se limite pas à une réponse sur les capacités des sciences à contrer ou à comprendre la post-vérité, mais il articule une réflexion sur les pratiques des scientifiques eux-mêmes, il questionne la figure imaginée ou imaginaire du scientifique, les seuils supposés entre vulgarisation et fermeture disciplinaire dans le monde de la recherche et les pressions sur le chercheur, non sans faire naître chez le lecteur le sentiment d'un cercle vicieux. Mais quelle est donc cette figure du scientifique qui semble s'ancrer dans les mentalités, constituant la base pour qu'une post-vérité puisse construire un solide foyer « ruinant de l'intérieur le discours scientifique » (F. Rastier, p. 33) ?

1. La figure du scientifique

Stéphane Foucart note : « L'Allemagne nazie a construit toute la légitimité de son projet de conquête et de destructions des juifs d'Europe sur l'instrumentalisation et la subversion d'une variété de disciplines, de la biologie à l'anthropologie en passant par l'archéologie » (p. 9).

Dans l'imaginaire cinématographique et culturel actuel, la figure du scientifique est, me semble-t-il, souvent apparentée à celle d'un nazi. Cette image domine certaines séries télévisuelles américaines comme dans la série « AO » ou dans « Stranger things ». Le scientifique y est un être sadique emprisonnant les sujets « échantillons », telles des souris de laboratoire, et exerce sur eux tout type « d'expériences » marquées par la violence. L'enjeu des héros de ces séries est de pouvoir échapper à la mainmise et au contrôle de ce savant machiavélique, à l'instar des post-véritistes qui cherchent à « associer la vérité scientifique au Pouvoir » (F. Rastier, p.37)

Il fut un temps où le cinéma présentait la vérité scientifique comme le nerf déclencheur d'expériences humaines magiques, notamment les histoires d'amour. Nous pensons au film *Retour vers le futur* de Robert Zemeckis, sorti en 1985, où le docteur Emmett Brown parvient, après trente années de recherche, à fabriquer une machine à voyager dans le temps. C'est grâce à cette machine, cette voiture, que le docteur va pouvoir sauver une histoire d'amour, quitte à accepter que cette machine ne change pas le cours de l'histoire. Le docteur Brown luttera également contre des terroristes qui cherchent à s'accaparer la matière nécessaire à la fabrication d'une bombe. La figure du chercheur est alors celle d'un humaniste au service de l'amour et de la paix.

Cette figure tend à disparaître du cinéma, en 2010 sort un film intitulé, *Après de moi toujours* réalisé par Mark Romanek, inspiré d'un roman écrit par Kazuro Ishiguro, qui est représentatif de cette tendance à diaboliser les scientifiques. C'est l'histoire de trois adolescents élevés à l'écart du monde, qui découvrent de lourds secrets sur le sens de leur vie : ils sont des clones créés par la science et destinés à donner leurs organes vitaux pour effectuer des transplantations. Ils sont nés pour mourir après leurs dons. Face à une science froide et impassible, ces clones tentent de démontrer à leurs concepteurs qu'ils possèdent une âme. Mais un clone n'a pas d'âme, et le film s'achève par une note cynique en rappelant que, de toutes façons, clones ou pas, « nous terminons tous ».

Non seulement « la science est classée comme normative » (F. Rastier, p. 31), mais la vérité scientifique fait l'objet des fantasmes les plus persécuteurs. Si le scientifique perdait son image de bienfaiteur raisonné, quelle autre figure pourrait le remplacer, séduisant ainsi les mentalités ?

2. Ce qui nous séduit

Il semble que ce nouvel être séducteur peut revêtir à la fois les habits d'un philosophe, d'un journaliste, d'un chef de parti politique ou d'un simple citoyen. Ce qui les unit tous s'appelle *bullshit*.

Plusieurs études dans l'ouvrage mentionnent à plusieurs reprises le même cas : les tweets de Trump. Cette « stratégie de confusion créant une posture d'ignorance assumée » installe, aux yeux de François Rastier, un monde où l'on ne veut/peut plus distinguer certitudes et illusions (p. 39).

Par sa présence dans l'espace public, l'homme politique participe à cette disparition prévue de l'idée de vérité objective (Rosat, p. 59). C'est ainsi que les stratégies du post-vérité montrent, selon Jean-Jacques Rosat, un de leurs traits essentiels : être négatrices, destructrices de toute possibilité de s'appuyer sur des faits et de toute confiance dans les connaissances les mieux établies. On éprouve certes le sentiment d'une insoutenable légèreté lorsqu'un tweet de Trump raconte que le réchauffement climatique est une histoire inventée par les Chinois qui voudraient empêcher les États-Unis de devenir compétitifs, mais toutes ces « histoires inventées par les Chinois » plongent l'information et la vérité dans un monde où chacun raconte son histoire. Même les vérités des scientifiques ne sont plus entendues que comme une histoire parmi d'autres (Rosat, p. 61).

Cela n'est pas sans inquiéter Rosat qui a recours aux *Réflexions* de Georges Orwell *sur la guerre d'Espagne* :

« Si le Chef dit de tel ou tel événement : « ça n'a jamais eu lieu », eh bien il n'a jamais eu lieu. Et s'il dit que deux et deux font cinq – eh bien, deux et deux font cinq. Cette perspective m'effraie beaucoup plus que les bombes » (Georges Orwell, *Réflexions sur la guerre d'Espagne*, 1942, cité par Rosat p. 63)

Avec le faiseur d'histoires qui semble séduire massivement ses suiveurs et ses fans partageant ses très brefs messages, la relation entre « le langage et la réalité » qui est par là coupée, « barrant tout accès à la vérité objective afin de détruire les conditions mêmes de la liberté » (Rosat, p. 64).

Si le président Trump se moque de la vérité, c'est qu'il existe un autre trait qui caractérise le discours de la post-vérité : la foutaise ou la pratique du *bullshit*. Pascal Engel démantèle les pratiques de fausseté propres au producteur de foutaise qui n'a ni l'intention de dire le vrai ni celle de dire le faux, pas plus que d'informer, ni d'être pertinent car dire la vérité « ce n'est pas son problème, il ne la respecte pas » (Engel, p. 80). L'auteur va jusqu'à parler de formes pathologiques de ce discours, articulées à une éthique du mépris de la vérité comme posture, voire comme maladie. En soulignant les traits distinctifs propres à la production de foutaise, tels que passer du coq à l'âne, rester dans le vague, primer l'absence de logique et le non-sens, Engel nous rappelle ce que nous entendons dans certaines émissions radiophoniques françaises où justement la foutaise doit l'emporter sur la logique. La tendance depuis des années est à la production de ce type de discours qui « fait rire », tout en prétendant se moquer de l'absence de logique chez les interlocuteurs.

L'attitude de Trump et du producteur de foutaise s'accompagnent d'une troisième figure ou d'un nouveau prophète : celle du relativiste qui va assurer la rupture du lien avec la réalité, qui nous « promet un autre paradis » (Rastier, p. 45). La vérité serait donc relative jusqu'à l'installation d'une relativité absolue qui amène à récuser les droits humains comme un leurre universaliste, et nous conduire vers des bains de sang (cf. Rastier, p. 38). C'est bien cette logique d'un univers alternatif que l'ouvrage décrit comme une des bases de la post-vérité.

3. La logique du monde alternatif

Stéphane Foucart mentionne la conseillère en communication de Trump qui accorde au président le droit de faire valoir « des faits alternatifs » (p. 7), les théories de complot sont considérées, selon l'enquête de Rudy Reichstadt et Valérie Igounet, comme des vérités alternatives (p. 145). L'« alternatif » domine le discours dans l'espace public, dans les médias et parfois chez certains intellectuels. Le choix pour « des faits alternatifs » résulte entre autres d'une défiance à l'égard des discours d'autorité émanant d'élites de toutes catégories. Mais cette préférence pour l'alternatif semble mettre dans le même sac des positions parfois opposées.

La méfiance à l'égard de certains médias traditionnels est le propre de certains médias activistes, comme le soulignent Cardon et Granjon dans leur livre *Médiactivisme* à propos de médias alternatifs luttant contre l'hégémonie informationnelle des filtres des infos¹. Les auteurs parlent d'une forme de remise en cause du « rapport passif à l'information ». Or, c'est exactement la même logique qui s'exprime sur des sites dits de « réinformation », souvent partisans de l'extrême droite française².

Certes, un média qui se veut activiste fournissant des informations alternatives peut ne pas avoir de lien avec un site « réinformateur » qui exerce la contre-information et dissémine le discours du faux. Mais, l'idée de base dans les médias activistes est, selon Cardon et Granjon, de pratiquer la contre-information par des groupes alternatifs contre le pouvoir des grands décideurs des médias traditionnels (*ibid.*). Les auteurs parlent du slogan « *Don't hate the media... Became the media* » qui fleurit à l'ère d'internet.

Un site écologiste qui lutte contre la désinformation à propos de tel ou tel produit ne peut pas être comparé à un site dans la réinfosphère, lequel construit ses « informations » en lien avec l'idéologie de l'extrême droite. Par exemple, la réinfosphère traite de sujets variés souvent centrés sur les « musulmans », les « juifs » sans parler du traitement de l'actualité politique, souvent sélectionnée en fonction des attendus du public visé. Sur le site *contre-info.com*, qui se donne pour tâche de faire de l'information alternative, la stratégie de réinformation consiste à lutter contre une campagne publicitaire de la Caf (Caisse d'allocation familiale) à propos des fraudes. Le site réinformateur met en cause le « profil type Français blanc » et va donc poster une liste de noms de « vrais » fraudeurs (*Contre-info.com*, en ligne 2014-2015). Dans cette liste publiée, nous découvrons que le profil-type, selon *Contre-info.com*, serait celui des personnes dont les noms propres sont à consonance arabophone. Voici donc un des multiples exemples de réinformation, sans parler du démantèlement de la pensée de Sigmund Freud, défini comme juif sur le site *Dresseur de torts* qui, dans un long article, dénonce « la manipulation mentale de la théorie psychanalytique freudienne ».

Si le contenu diffère entre sites réinformateurs, sites écologistes, sites d'information alternative et militante, sites de désinformation de tous partis politiques et de tous bords, il n'est pas illégitime de préciser qu'il existe un même état d'esprit : remplacer une information par une autre,

¹ Cardon, Dominique et Granjon, Fabien (2010), *Médiactivistes*, Paris, Sciences Po les Presses.

² Voir Mansour Léda (2019), « The practice of online re-information », *Revista mídia e cotidiano*, v.13, n°4, mars. Universidade Federal Fluminense, Brésil.

un média par un autre, ou encore une vérité par une autre, semble alimenter à la fois la création de fausses informations, mais aussi celle de groupes alternatifs de contre-information et de contre-pouvoir. Il va sans dire que les motivations ne sont pas les mêmes entre blogs et médias. Ailleurs, la critique des médias par les théories dites de *pessimisme critique* comme celles de Chomsky « surestiment le pouvoir des grands médias afin d’effrayer les lecteurs et les pousser à l’action »³. Jenkins ajoute à propos de ce pessimisme critique : « on y parle de victimisation et de vulnérabilité, de séduction et de manipulation, de « machines à propagande » et « d’armes de dissimulation massive » » (*ibid.*, p. 339). Les réinformateurs partisans de l’extrême droite française peuvent n’avoir aucun lien avec les théoriciens du pessimisme critique ; or, nous remarquons l’usage du même lexique et la posture hostile aux médias traditionnels est partagée par des groupes appartenant à des ancrages idéologiques parfois opposés. En somme, la logique d’un univers alternatif semble être une posture qui, à mon sens, fascine beaucoup de monde.

³ Jenkins 2006, “ Démocratiser la télévision ? La politique de participation ” (2006), traduit in Glevarec H., Macé E., Maigret E. (2008), *Cultural Studies Anthologie*, Paris, Armand Colin.

La vérité fondée sur des faits scientifiques et objectifs attire de moins en moins, insiste Pascal Engel qui interroge : « Serions-nous un jour *insensibles* à la valeur même de la vérité ? » (p. 85, je souligne).

4. Ce qui nous déstabilise

L'insensibilité à la notion de vérité engendre un malaise. Quelle en est la nature ? Quels types de déstabilisation la post-vérité crée en nous ?

François Rastier nous met en garde contre de réelles menaces produites par un réseau d'intérêts économiques, politiques et écologiques, articulés à des tristes retours mythologiques et idéologiques. Concrètement, à l'ère numérique, nous sommes réduits à une foule d'êtres invisibles : la question de l'anonymat et du pseudonymat est au cœur de la réflexion de Rastier, cette « invisibilité met fin à toute responsabilité. Qui est invisible échappe à la Loi, devient sa propre loi et peut même prétendre l'imposer. Une liberté sans responsabilité n'est pas une libération, mais une servitude supplémentaire » (p. 25). C'est notre rapport au réel qui est déstabilisé par les troubles d'identité avec l'anonymat et une certaine fausse égalité entre interlocuteurs. Un trouble qui est accentué par ce que Rastier appelle la politique de flux :

« En juxtaposant des « informations » sans proportions, mais dans le même format, la naissance du veau à cinq pattes et l'agression militaire, on crée un monde qui se résume à une cohorte indéfinie d'anecdotes et sur lequel *la compréhension n'a pas de prise*, car elle suppose un recul et non une immersion » (p. 25, je souligne).

Rastier met le doigt sur un malaise que suscite cette tendance à produire de la connaissance inutile. Les mots cessent d'avoir un sens. L'unique sens que nous empruntons est celui des *fake news* qui ne sont qu'un autre versant de nos préjugées politiques et autres « L'Europe mène l'Angleterre à la catastrophe » « Hillary Clinton est bien plus riche que Trump », « il n'y pas de réchauffement climatique » « une femme peut pas être présidente » (Engel, p. 85). Non seulement nous avons une relation déstabilisée avec le sens, mais aussi avec la vérité, reproduisant les discours des post-véritistes (post-nietzschéens) qui nous plongent dans ce que Engel nomme le néo-cynisme à l'égard de la véracité et de l'exactitude : la vérité n'était qu'un mot, disent-ils. La voie est-elle ainsi ouverte aux dictateurs et au fascisme.

Le désordre sémantique se voit ainsi accru par une nouvelle façon d'aborder l'être humain : c'est bien l'humain « gratifié » qui est mis en valeur par les réseaux sociaux et par les recommandations des algorithmes filtreurs d'informations. Rastier ne manque pas de rappeler l'illusion de reconnaissance quand un utilisateur se voit gratifié du fait même qu'on « s'adresse à lui ». Cette sollicitation permanente offre l'impression certes illusoire, mais tellement plaisante et satisfaisante d'exister. L'utilisateur n'est pas passif, le flux l'attire et le plonge dans une zone *déstabilisable*.

C'est cette zone de sécurité, ou d'insécurité, qu'il nous faut comprendre afin de pouvoir proposer des éléments de résistance aux discours de la post-vérité et du faux. Ces pratiques de falsification touchent hélas aussi le monde de la science.

5. Les chercheurs : entre pressions et banalisation

Jacques Testart dresse un inquiétant paysage des fraudes dans les laboratoires, mais il nous parle plutôt de la fraude molle qui consiste en l'altération des chiffres ou des images pour « aider » la démonstration. Il met surtout en relief la nouvelle préférence de la science moderne pour « la signification statistique » : un critère absolu de la vérité scientifique, souvent au mépris de la compréhension des phénomènes étudiés (p. 94). C'est la quête du nombre qui guide la science réelle, tout comme elle guide l'économie réelle. La carrière des chercheurs est déterminée par le nombre de publications scientifiques, parfois elles-mêmes évaluées par un chiffre.

À ce propos, le chercheur subit lui aussi des pressions. Comme le dit François Rastier, avec la course à l'excellence, le chercheur devient son propre média, l'embarras est qu'il peut aussi tomber dans le piège des « données » qu'il pense être à la source d'analyses sérieuses, alors qu'il ne fait que les commenter. Quand la recherche s'arrête à une opinion, un commentaire voire à une prise de position militante, le paysage devient en effet plus qu'inquiétant. Cela dit, les exemples cités concernent plus les sciences dures que les sciences humaines et sociales. Les auteurs insistent surtout sur les rapports entre les politiques libérales, la place des firmes et du marché dans la science, et les pressions exercées sur les scientifiques. Catherine Bourgain souligne les politiques qui poussent les chercheurs à développer des *starts-ups*, les financements soumis à la collaboration avec un partenaire privé et l'incitation à déposer des brevets (p. 118). Il est question du discours sur « une économie de la connaissance la plus compétitive et la plus dynamique du monde » adopté par les gouvernements (Stratégie Europe 2020, adoptée par l'UE en 2010). Ainsi, l'image publique de la science, quand elle se met au service des marchés en confortant les promesses industrielles, entraîne aussi la défiance de la population, ce qui peut en partie expliquer le succès des *fake news* (Testart, p.105).

C'est d'une science qui prend son temps dont nous avons besoin, et d'une réforme de l'expertise (Testart, p. 106) : en effet, la question de l'évaluation des comités scientifiques est un point sensible qui ne touche pas que les domaines des sciences dures mais aussi les sciences humaines et sociales. Notre quotidien dans le monde de la recherche nous fait penser à certaines évaluations qui frôlent la censure dès qu'une étude touche aux appartenances idéologiques de certains autres chercheurs et à leurs préférences pour tel ou tel penseur, éliminant ainsi ce qui contredirait leur penseur préféré. On peut aussi parler d'une ambiance d'intimidation dans les milieux académiques et de l'édition scientifique en France, sans évoquer l'intimidation intellectuelle tout court que certains de nos étudiants subissent et craignent à partir du moment où ils disconviendraient aux références fétiches de leurs enseignants.

Pour sortir de ce cercle vicieux et de l'impasse de la post-vérité, les auteurs pensent à « des actions citoyennes », à « la reconstruction de l'idéal scolaire et universitaire des fondateurs du régime républicain », aux « projets de formation à l'examen critique » et ce dans les institutions privées et publiques. Ainsi, Michel Goldberg expose-t-il dès le premier cycle universitaire les grandes lignes d'une formation critique pour faire face aux discours conspirationnistes, à travers l'étude analytique et détaillée des controverses. Il nous raconte une passionnante expérience à l'université de La Rochelle avec des étudiants en sciences de la vie. Cette formation articule des enseignements autour des notions de rhétorique, d'argumentation et de communication, une analyse des textes argumentatifs, avec une approche linguistique qui puise dans les textes de nombreuses informations pour l'analyse des controverses. D'où, à mon sens, l'importance des cours de linguistique et d'analyse des discours dans toutes les disciplines universitaires, sans que cette formation linguistique ne se limite à l'expression écrite et orale ou à la rédaction d'un « écrit professionnel » : un CV, un rapport de synthèse, un compte-rendu.

La terre semble toujours plate pour beaucoup de partisans de l'antiscience et de la post-vérité, au nom d'un cynisme ravageur pour les esprits mais aussi pour les corps – nous pensons alors avec Sabine Prokhoris à tous ces « docteurs graves » qui privent les autres du plaisir simple de vivre, nous nous rappelons de toutes leurs idées sèches et de leurs dessins d'un monde à l'envers au lieu d'ajuster nos pratiques, de clarifier nos idées et de verser un peu de fraîcheur dans nos corps⁴.

Que pouvons-nous faire face à tous ceux qui nous disent « à chacun sa vérité » ? Que la science est aussi une anecdote comme une autre ? C'est en effet une « surprise » comme le note Pascal Engel :

« On est toujours *surpris* de constater que bien des gens ne voient aucun inconvénient à dire que la vérité est toujours relative, qu'à chacun sa vérité, ou que ce qui était vrai à une époque ne l'est plus dans la nôtre ». (pp. 74-75, je souligne)

C'est du règne des ténèbres dont il est question avec la post-vérité. *Les sciences contre la post-vérité* est un souffle, une belle bouffée d'oxygène pour que nous ne nous sentions pas seuls face au *fakes*, au pessimisme profond et à la manipulation de la vérité scientifique.

⁴ Voir Prokhoris Sabine (2017), *Au bon plaisir des « docteurs graves »: À propos de Judith Butler*, PUF, Paris.